

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE PAUL MUS

**VOUS CONVIE À LA JOURNÉE D'ÉTUDE
PAUL MUS ACTUEL (II)**

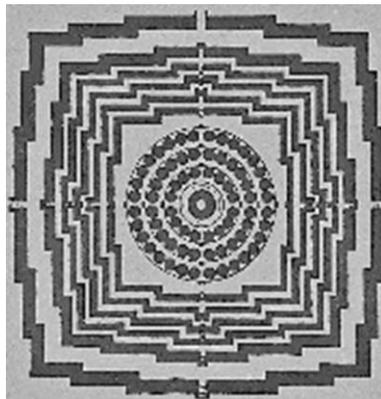
« Ce que porte le sol asien » Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie

(Journée d'étude sur l'œuvre de Paul Mus)

Mardi 7 novembre 2023 de 10 h à 19 h

Inscription requise :

societedesamisdepaulmus@protonmail.com



**Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO)
2 rue de Lille 75007 Paris – Auditorium Georges Dumézil (rez-de-chaussée)**

Avec le soutien :
du Centre Asie du Sud-Est (CASE, UMR 8170)
de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO)
du Groupe Sociétés, Religions, Laïcités (UMR 8582)

Les journées d'études « Paul Mus actuel »

Régulièrement convoquée, en particulier parmi les spécialistes de l'aire culturelle sud-est asiatique, l'œuvre de Paul Mus n'en demeure pas moins assez mal connue. Une telle situation ne tient pas seulement au fait que la partie la plus volumineuse de cette œuvre, constituée par ses cours au Collège de France, est restée inédite. Elle s'explique aussi et peut-être surtout par la stature de Mus. Comme souvent avec les grands auteurs, Mus pâtit de la complexité de son propos, que celle-ci porte sur le long cheminement des doctrines orientales, sur le symbolisme d'un temple-montagne médiéval à travers les relations qu'y entretiennent un roi et son « peuple », ou sur quelques-uns des « cosmodrames » qui se jouèrent lors des crises sud-est asiatiques du siècle dernier. Dans un monde académique enjoignant sans doute davantage aujourd'hui qu'hier à saisir les phénomènes asiatiques à travers le tamis de thématiques et de périodisations toujours plus étroites, le lecteur est souvent tenté, devant la prodigalité de l'œuvre, de faire des choix. Le risque est de manquer la portée des explications qui se déploient et trouvent précisément leur équilibre dans une telle complexité. L'approche mussienne relève toujours d'un exercice de comparaison et d'englobement qui, sans apporter de certitudes, fait se mouvoir la pensée pour une meilleure intelligence des sociétés, une pensée qui est servie chez Mus, on le sait, par une très vaste érudition et un style d'une grande force expressive. Reparcourir les textes de Mus « crayon en main », ainsi qu'y invite la présente journée d'étude, est assurément l'une des « ascèses » à pratiquer si l'on veut se donner la possibilité de suivre cette pensée en mouvement, dans le fourmillement de ses analyses comme dans les grandes enjambées qu'elle propose. Quel(s) usage(s), en somme, peut-on faire de la pensée mussienne, aujourd'hui et demain, pour comprendre l'Asie, et quelles parties ou périodes de l'Asie en particulier ? C'est à cette question que s'essayeront à répondre plusieurs spécialistes provenant de quelques-uns des nombreux domaines de spécialités que maîtrisait celui qui demeurera comme l'un des plus grands orientalistes du vingtième siècle.

« Ce que porte le sol asien »* Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie

Pour cette deuxième édition des journées « Paul Mus actuel », la Société des Amis de Paul Mus propose d'étudier les relations qu'entretint l'orientaliste avec l'ethnologie de l'entre-deux-guerres, tout comme celles que les anthropologues, singulièrement ceux qui exercent en terrain sud-est asiatique, nouèrent et continuent de nouer encore aujourd'hui avec certains de ses écrits, et comment ces relations ont contribué ou contribuent à structurer le champ des sciences sociales dans cette aire culturelle.

De telles relations ne sont en effet pas dénuées d'ambiguïtés, au point qu'on a pu considérer Mus tour à tour comme un disciple de Marcel Mauss, un introducteur des thèses de Lucien Lévy-Bruhl sur la « participation » dans le domaine de l'orientalisme, ou encore un précurseur de l'anthropologie culturelle de Clifford Geertz. Cette réception contradictoire tient à l'usage spécifique que fit Mus de l'ethnographie comme de la théorie ethnologique de son époque, enrôlées toutes deux au service d'une histoire de la représentation du divin en tant qu'elle modèle les sociétés sur le temps long, mais cela tient peut-être aussi à l'usage de ses écrits par les anthropologues de l'Asie du Sud-Est, ou plus largement, de l'Asie des moussons, lequel procède d'une démarche parfois plus illustrative et roborative qu'analytique ou critique, favorisée il est vrai par la puissance agissante de l'herméneutique mussienne.

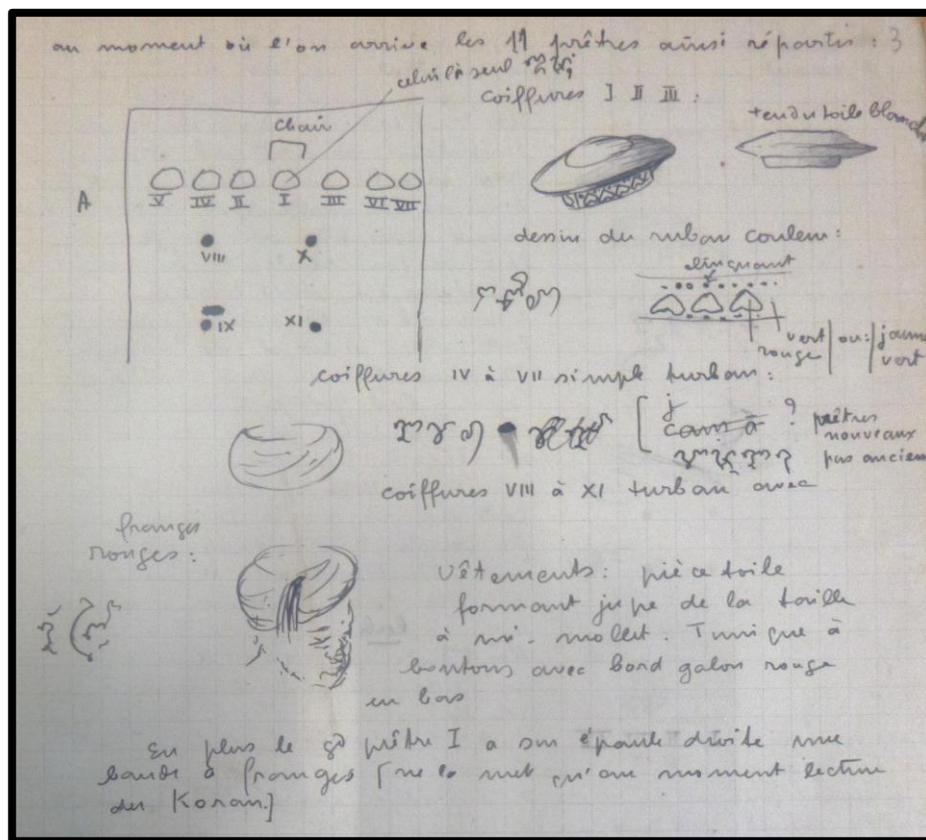
Le périmètre de ces relations se dessine à travers les grandes lignes de la biographie du savant aussi bien qu'à travers l'accueil globalement chaleureux que les anthropologues ont réservé à certains de ses écrits. Rappelons-en les principaux jalons : Paul Mus est tout d'abord un « asien » parmi les orientalistes, c'est-à-dire qu'il a fréquenté, depuis sa prime enfance, le terrain asiatique, tout particulièrement vietnamien, de l'arrière-monde de la domesticité aux cercles élitaires, lettrés et politiques, en passant par le monde villageois, ceci en tant de paix comme en temps de guerre. Cet « observateur privilégié » s'est ensuite formé à l'école ethnographique de Marcel Mauss, avant d'aller lui-même réaliser un terrain en pays cham (1927 ; 1934), en même temps qu'il formule sa première critique de l'œuvre de Lucien Lévy-Bruhl, essentielle, en complément de sa lecture des sinologues, dans sa définition des « dieux du sol » comme étant au cœur d'une religion de l'Asie des Moussons, dont la relative unité culturelle tient dans la croyance aux esprits, distincte d'un animisme « primitif » (1933) ;

* Adapté de Paul Mus, *Hô Chi Minh, le Vietnam et l'Asie*, Paris, Seuil, L'histoire immédiate, 1971, p. 101.

c'est fort de ce terrain qu'il reviendra en métropole disputer les thèses de Lucien Lévy-Bruhl devant la société de Philosophie (1937), tout en fréquentant l'Institut d'ethnologie où il fit paraître sa thèse d'indianisme, qui recourt au concept de « participation » comme à la « paléo-ethnographie » pour expliquer la transmigration bouddhique (1939), avant d'y prodiguer des cours en 1946. Installé au Collège de France la même année, Mus s'engage contre la guerre coloniale franco-vietnamienne en publiant articles et ouvrages en grande partie fondés sur son expérience du terrain. L'année du centenaire de la naissance de Lévy-Bruhl, il revient en détail sur son œuvre à laquelle il dédie son cours de 1957-1958, alors même que s'en opère une relecture phénoménologique qui rejoint sa propre critique du philosophe. Dans la seconde moitié des années 1960, il révolutionne enfin l'anthropologie politique du bouddhisme contemporain par des études de cas vietnamien et birman (1965, 1966, 1968).

Déjà citée outre-Atlantique (Robert Heine-Geldern, 1942), c'est à partir des années 1950 qu'une petite partie de son œuvre intègre la bibliographie des anthropologues français spécialisés sur l'Asie du Sud-Est, pour ne plus en sortir. À sa mort, en 1969, pas moins de trois anthropologues publient un hommage en forme d'*in memoriam* (Guy Moréchand, Paul Lévy, Georges Condominas). Sa compréhension du bouddhisme de la Péninsule indochinoise inspira en partie l'anthropologue Stanley Tambiah (1976). Ce sont enfin des anthropologues qui animèrent la première Société des Amis de Paul Mus (1987), dont la présente SAPM est la continuation, et qui éditérent certains de ses textes inédits (1977, 1987, 1988). Le point nodal de ces relations, si l'on cherche à leur donner corps, se trouve sans doute dans son article publié dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* de 1933 sous le titre *Cultes indiens et indigènes au Champa* puis réimprimé en tiré à part précédé du titre *L'Inde vue de l'Est* (1934). Texte le plus cité de Mus, traduit en anglais (1975), en malais (1988) et en khmer (2004), il vient étayer nombre de raisonnements d'anthropologues portant sur les contacts culturels entre l'Inde ou la Chine et l'Asie du Sud-Est, ou sur les cultes chthoniens. À leur suite, archéologues et historiens y ont souvent recours pour illustrer la sociologie religieuse des mondes anciens. Il n'est pourtant qu'un jalon d'une pensée aussi complexe qu'évolutive présenté de surcroît sous la forme d'un *verbatim* à peine augmenté d'une conférence grand-public, prononcée au Musée Louis Finot, à Hanoi. Devenu paradoxalement emblématique de son œuvre, il l'est aussi de l'ambiguïté des relations qu'entretiennent les anthropologues, et *lato sensu* les spécialistes de l'Asie du Sud-Est, avec les travaux de celui qui se décrivait comme un « simple historien des religions ».

C'est à dissiper cette ambiguïté qu'enjoint la présente journée d'étude, en réunissant des praticiens de diverses disciplines – anthropologie bien sûr, mais aussi archéologie ou histoire – concernés par ces thématiques, centrales chez Mus, que sont la représentation du divin et celle des échanges culturels au sein de l'Asie des moussons.



« Cham VIII », p. 3, vendredi 15 novembre 1929.

Page d'un cahier ethnographique de Mus en pays cham, nov.-déc. 1929
(IAO, Fonds Paul Mus, boîte 6, pièce 12)

I. 10 h 15 à 10 h 30. « **Bilan de l'activité de la SAPM et ses projets** » (Nasir ABDOUL-CARIME, Président de la Société des Amis de Paul Mus, et de l'Association d'Échanges et de Formation pour les Études Khmères).

II. 10 h 30 à 11 h 10. « **Lucien Lévy-Bruhl, Paul Mus et l'ethnologie vietnamienne** » (Frédéric KECK, Centre National de la Recherche Scientifique, Laboratoire d'Anthropologie Sociale).

Lucien Lévy-Bruhl, auteur d'une série d'ouvrages sur la « mentalité primitive » publiés en France entre 1910 et 1939, a été le directeur de la thèse de Nguyễn Văn Huyền (1905-1975) soutenue à la Sorbonne en 1934. Pour aborder l'influence du philosophe français sur celui qui fut le premier membre permanent vietnamien de l'École française d'Extrême-Orient en 1941 et le premier ministre de l'Éducation nationale de la République démocratique du Viêt Nam entre 1946 et 1975, je voudrais faire un détour par le voyage de Lévy-Bruhl en Asie entre novembre 1919 et avril 1920, qui le conduisit à Tokyo, Pékin, Manille, Saïgon et Jakarta. On ne dispose d'aucune trace dans ses archives de son arrêt à Saïgon, alors qu'on trouve des photos témoignant de sa présence à Pékin, Manille et Djakarta. De même, il n'y a aucune entrée « Annam » ou « Tonkin » dans les index de ses ouvrages ethnologiques alors qu'on y trouve des références à la Chine, aux Philippines, à Bornéo ou au Laos. Tout se passe comme si Lévy-Bruhl avait contourné le cœur de la colonisation française en Indochine pour mieux l'interroger, selon un mode de penser qui caractérise toute son écriture ethnologique. Afin d'analyser cette prudence de Lucien Lévy-Bruhl à l'égard de la situation coloniale au Vietnam, je décrirai d'abord les conditions de son voyage en Asie en 1919-1920, puis ses échanges avec Nguyễn Văn Huyền entre 1934 et 1938 et je proposerai finalement une hypothèse sur la signification de ces échanges relativement à la façon dont Paul Mus a lui-même lu Lévy-Bruhl en situation coloniale.

III. 11 h 10 à 11 h 50. « ‘Culte indien et indigène au Champa’ : la question des dieux du sol et l’apport de Paul Mus à l’anthropologie des sociétés des marges de l’Asie » (Grégoire SCHLEMMER, Institut de Recherche pour le Développement, Laboratoire d’ethnologie et de sociologie comparative).

Dans son texte « Culte indien et indigène au Champa », de 1933, Paul Mus part d’une question précise – comment comprendre la surprenante appropriation des canons sculpturaux indiens par les Cham ? – mais sa réponse l’amène, par des circonvolutions dont il a le secret, à proposer une vue magistrale et surplombante de l’évolution religieuse – mais aussi politique, foncière et artistique – d’une vaste part de l’Asie, sur le temps long. Le scénario qu’il propose repose sur l’idée d’une unité de culture, fondée sur un socle commun, une « religion des moussons » organisée autour d’un rapport particulier aux énergies du sol que les civilisations indienne et chinoise vont remodeler tout en conservant la trace. Étonnement, Mus ne cherche pas à appuyer sa démonstration sur des données ethnographiques issues des populations vivant encore en marge de ces civilisations indienne et chinoise, où il aurait pu supposer retrouver des traces plus vives de ce substrat. Depuis 1933, les travaux sur ces questions se sont accumulés, notamment sous son influence. Nous proposons alors de revisiter les propositions de Paul Mus à l’aune de ces données – et notamment des recherches que nous avons pu nous-même mener sur ce thème.

Pause-déjeuner (11 h 50 à 13 h 30)

IV. 13 h 30 à 14 h 10. « Paul Mus et le nouvel ‘animisme’ en Asie du Sud Est » (Bénédicte BRAC DE LA PERRIÈRE, Centre National de la Recherche Scientifique, Centre Asie du Sud-Est).

Depuis les années 2010, une nouvelle génération de chercheurs étudie à nouveau frais les cultes aux esprits des sociétés bouddhiques d’Asie du Sud-Est. Ces cultes dont les développements dans le contexte de la modernisation ont frappé les observateurs tout en étant restés relativement méconnus ont alors été reconsidérés dans la vague des analyses ontologiques initiées notamment par Philippe Descola (2005) comme relevant d’un nouvel « animisme » (voir notamment Kaj Arhem, 2016)). Ce tournant dans les études des cultes sud-est asiatiques sera reconsidéré de manière à faire apparaître ce qu’il doit à l’héritage de Paul Mus, particulièrement à son concept de religion « cadastrale », et à questionner la qualification d’« animisme hiérarchique » proposée par ces auteurs à propos de ces ontologies.

V. 14 h 10 à 14 h 50. « L’œuvre de Mus comme anthropologie du ‘lieu’ – de la pierre au temple, du village au palais » (Yves GOUDINEAU, École française d’Extrême-Orient, Centre Asie du Sud-Est).

Foisonnante et multiforme, l’œuvre de Paul Mus n’en est pas moins guidée par quelques idées directrices remarquablement constantes. En matière d’iconologie, celui-ci cherche avant tout à établir une généalogie des formes en Asie du Sud-Est, allant du stupa au monument. Mais sa perspective sociologique (ou anthropologique), qui vise une « totalité », s’exerce également à différentes échelles. A celle de « l’angle de l’Asie », identifiant un socle stratigraphié et des processus culturels ayant façonné dans la longue durée les civilisations régionales. Mais aussi à des échelles locales, au Vietnam notamment : villages et paysans exprimant l’essence d’une culture primordiale, par opposition à la fabrication politique des cités - hiérarchique et centralisée - et à celle savante et sinisée des lettrés. On s’intéressera à la caractérisation chez Mus du social et du culturel par référence à la spatialisation : analyse de dispositifs spatiaux spécifiques (maisons, routes, palais, temples...) ou usage métaphorique (« paysage » historique ou mental). Si l’identité villageoise s’origine dans un « sol » indéfini, une « terre », etc., c’est le « lieu », notion axiale et cadastrale, qui délimite un milieu social et religieux. Il s’agit de comprendre l’ancrage territorial des communautés tout autant que la « localisation » de leurs conceptions culturelles et religieuses (pierre, *genius loci*, etc.). À cet égard, remarque-t-il, un dieu est comme un « lieu commun » pour diverses populations du fait de la généralisation de sa représentation.

VI. 14 h 50 à 15 h 30. « Paul Mus et l’anthropologie politique à l’épreuve du terrain vietnamien » (Pascal BOURDEAUX, École Pratique des Hautes Études, Groupe de Sociologie des religions et de la Laïcité).

Se demander quels rapports Paul Mus a pu entretenir avec une « anthropologie politique » de son temps – l'ère plus précisément des vacillements impériaux et des luttes armées pour les indépendances nationales – est une façon parmi d'autres d'évoquer les multiples facettes d'un homme qui a su observer les événements, interagir dans les débats d'ici (Asie du Sud-Est) et de là-bas (Ouest/Est), penser les controverses contemporaines en les replaçant autant dans une géopolitique en recomposition que, et peut-être avant tout, dans leur environnement culturel et leur continuum historique. Évoquer les questions de souveraineté et de pouvoir politique à partir de référents locaux, analyser les conflictualités sous formes de cosmodrames, Mus l'a fait dans une série d'articles et plus particulièrement dans *Viêt-Nam : Sociologie d'une guerre* (1952). La lecture récente d'un manuscrit non-publié conservé dans le fonds Mus de l'IAO (Lyon) incite néanmoins à prolonger la réflexion. Ce document de 36 feuillets (près de 7000 mots) non-daté, annoté, intitulé « Les sectes politico-religieuses et le traditionalisme annamite » est une leçon complémentaire à un cours que Mus avait consacré précédemment aux partis politiques vietnamiens. Il nous permet de penser le rapport franco-vietnamien au milieu d'une décennie particulièrement complexe (celle des années 1940), plus spécifiquement les rapports franco-cochinchinois (patriotisme républicain et alternatives sectaires) en contrepoint d'un conservatisme relevant plutôt des traditions monarchiques centristes (légitimisme Nguyễn depuis Huê) ou nordistes (légitimisme ultérieur remontant aux Lê). Il ouvre ce faisant des réflexions sur les sacralités (espace, incarnation) et les temporalités de même qu'il illustre le souci constant de l'auteur de repenser l'expérience vécue par distanciation, de nouer entre elles données de terrain et approches théoriques.

Pause-café (15 h 30 à 16 h)

VII. 16 h à 16 h 40. « *La tombe vivante et la 'participation' bouddhique : une phénoménologie de la représentation du divin ?* » (Grégory MIKAELIAN, Secrétaire de la Société des Amis de Paul Mus, Centre National de la Recherche Scientifique, Centre Asie du Sud-Est).

Article rarement commenté, « La tombe vivante. Esquisse d'une ethnographie naturelle » est le texte d'une conférence prononcée le 7 novembre 1936 devant les membres de la Société des Amis du Muséum d'histoire naturelle, répondant sans doute à l'invitation de Paul Rivet, alors Secrétaire de l'Institut d'ethnologie et titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum. Mus enseignait lui-même les religions de l'Inde à l'École des hautes études au titre de suppléant d'Alfred Foucher. Publié au cours de l'été 1937 dans la revue du Muséum – *La Terre et la vie - Revue d'histoire naturelle* –, le verbatim de cette conférence paraît ainsi peu après que Mus fut invité par la Société française de philosophie à venir exposer les données indiennes relatives au concept de participation (séance du 15 mai 1937). Lucien Lévy-Bruhl au premier chef, mais aussi Marcel Mauss, Alfred Foucher et Paul Masson-Oursel prirent une part active à la discussion qui suivit la communication de l'orientaliste, devenu entretemps Directeur d'études. *La tombe vivante*, qui est à lire en regard du compte-rendu de cette communication paru dans le *Bulletin de la Société française de Philosophie*, n'est certes pas le premier texte de Mus faisant fond sur la participation : on en trouve en particulier un premier usage substantiel – en même temps qu'une première critique de l'usage qu'en fait Lucien Lévy-Bruhl – dans le *Barabudur* (1932-1935). Mais il l'utilise cette fois spécifiquement pour appréhender les modalités de représentation du divin au sein du bouddhisme, allant jusqu'à redéfinir les contours de cette religion et la compréhension même de son dynamisme à l'échelle de l'Asie. En prenant pour point de départ ce texte, qui figure comme un jalon, l'objet de cette intervention sera de mettre en perspective le cheminement du raisonnement mussien relatif à la représentation du divin. En dépit des apparences, celui-ci doit peut-être plus à sa formation philosophique à l'école d'Alain nourrie par son intime connaissance du terrain asiatique qu'aux thèses mêmes de Lucien Lévy-Bruhl sur la participation. Si Mus connaissait, citait et s'appuyait dialectiquement sur les écrits de ce philosophe, c'est peut-être moins pour leur valeur ethnographique que parce qu'elles faisaient écho à ses propres réflexions sur la participation, et parce qu'elles lui permettaient d'introduire une « perspective métaphysique », laquelle restait assez étrangère à la galaxie orientaliste, lui qui justement s'était donné pour ligne d'horizon le comparatisme entre « pensée occidentale » et « doctrines orientales ».

VIII. 16 h 40 à 17 h 20. « *Instant germinal, topologie, jeu de miroirs et 'face partout' : éléments d'archéologie mussienne du politique sur le sol asiatique, de L'Inde vue de l'Est aux Masques d'Angkor* » (Éric BOURDONNEAU, École française d'Extrême-Orient, Centre Asie du Sud-Est).

Parmi les grandes figures tutélaires des études sud-est asiatiques, de celles qui allient une immense érudition aux visées à grand rayon, c'est bien davantage que Paul Mus, André-Georges Haudricourt dont l'œuvre est durablement parvenue à faire une percée au-delà du cercle de nos spécialités, de la pensée rhizomique deleuzo-guattarienne jusqu'aux récentes ontologies descoliennes. C'est à Haudricourt, non à Mus, que l'on (et singulièrement Gilles Deleuze) s'est référé pour compliquer la généalogie foucauldienne des pouvoirs et le questionnaire des « arts de ne pas être (trop) gouverné » (formule également foucauldienne avant d'être scottienne). Trop philologique, trop orientaliste, trop indianiste, trop préoccupée des arts monumentaux du pouvoir, et sans doute aussi trop datée dans son humanisme comme dans l'analyse du conflit colonial en contexte vietnamien, à l'évidence, la leçon mussienne ne se prêtait pas aisément à une semblable postérité parmi la philosophie politique de notre temps. La présente communication partira de l'un des chapitres (« D'une architecture par le dehors ») des *Masques d'Angkor*, qui revient sur le schéma indien de l'acte – et le contraste de ce dernier avec la puissance qui est « promesse de l'acte » –, en reprenant la confrontation de ce schéma avec la vieille tradition philosophique définissant l'action comme le lieu du politique. En cheminant à travers les concepts forgés par l'auteur, croisant au passage, d'une manière peut-être moins incongrue qu'il n'y paraît, les échappées indiennes du Giorgio Agamben de *Karman* (sous-titré *Court traité sur l'action, la faute et le geste*), il s'agira d'esquisser quelques-uns des contours d'une archéologie mussienne du politique sur le sol asien (ou du moins cambodgien) et, à cette occasion, de prendre à nouveau la mesure de l'inclination d'une telle archéologie à céder, ou non, à une esthétisation du pouvoir. On ajoutera incidemment une question : si cette archéologie mussienne œuvra à la fabrique de l'ethnologie sud-est asiatique, n'a-t-elle pas travaillé aussi, dans le même temps, à la dé-fabriquer ?

IX. 17 h 20 à 17 h 35. « **Conclusion de la journée** » (Marie-Sybille de VIENNE, Trésorier de la Société des Amis de Paul Mus ; Institut national des langues et civilisations orientales, Centre Asie du Sud-Est ; Académie des Sciences d'Outre-mer).

Pot de clôture (17 h 35 à 19 h)